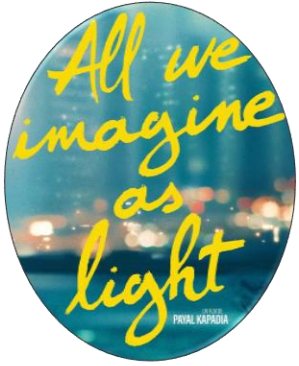


CINÉ-CAFÉ du samedi 5 octobre 2024

De quoi avons-nous parlé dans ce ciné-café ?



Ciné-Café

Miséricorde

La plus PRÉCEUSE des MARCHANDISES

Trois Amies

NÖRAH

RIVERBOOM

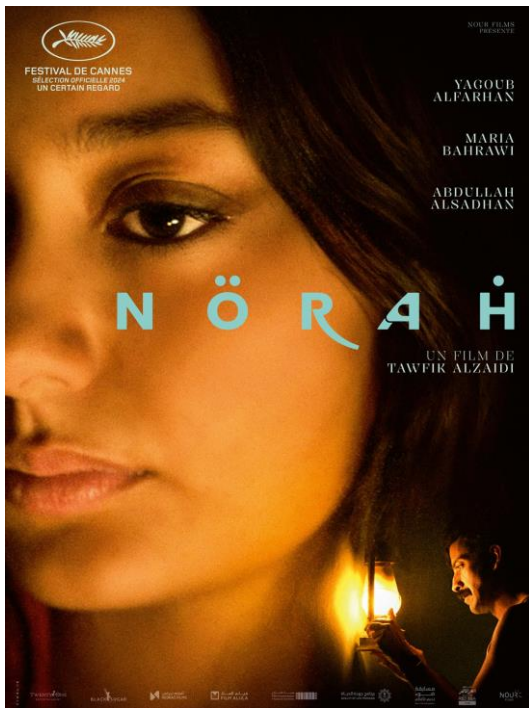


MIKADO

QUAND VIENT L'AUTOMNE



NI CHÂÎNES NI MAÎTRES



Norah, de Tawfik Alzaïdi

Arabie Saoudite, les années 1990. Dans un village en plein désert, un jeune instituteur arrive de la ville pour remplacer l'instituteur précédent. Assez vite, il se dit que s'il a quitté la ville, c'est parce qu'il a eu des ennuis et tout aussi rapidement, on découvre qu'il a un goût pour le dessin. Un art soumis à de fortes restrictions, dans un pays régi par la charia qui interdit toute représentation humaine. Or, il se trouve dans ce village une jeune femme promise à un mariage forcé, fascinée par les magazines dans lesquels elle découpe les visages de mannequins dans des publicités, ou de stars de Bollywood. Quand elle entend parler du talent

particulier du nouvel instituteur, elle vient lui demander de faire son portrait. Soit : quelque chose d'absolument interdit ! Mais aussi, pour elle, une façon d'affirmer son identité, en faisant fixer sur de la matière (une toile) et par de la matière (la peinture) son apparence, ce que les autres voient d'elle.

Ce film nous a tout d'abord permis de découvrir un type de village que nous n'avions jamais vu. Les maisons sont des blocs de béton rectangulaires posés sur un sol de sable et de cailloux. Aucune maison n'est collée à une autre, elles sont toutes séparées de plusieurs dizaines de mètres, ce qui confère au décor un aspect austère. De plus, le paysage alentour, des collines pierreuses parsemées sur le sable, est dominé par des tons allant du gris à l'ocre, en passant par le marron. Les habits sombres des hommes et les burqas uniformément noires des femmes renforcent cet aspect ton sur ton et traduisent une atmosphère d'oppression.

Il faut dire que pour une jeune fille, vivre là... Dès qu'elle met un pied dehors elle doit être entièrement recouverte par sa burqua. On imagine sans mal sa frustration parce qu'elle est pleine de désirs.

Ceci étant, la relation qui s'établit entre elle et l'instituteur n'est pas d'ordre amoureux et cela fait partie de ce qui nous a charmés dans ce film plein de finesse et de poésie. Avec la complicité du seul commerçant du village, un Indien qui apporte la vie du dehors dans ce monde fermé sur lui-même, ils se rencontrent... de part et d'autre d'une étagère chargée de marchandises. Il suffit au dessinateur de voir les yeux de son modèle pour deviner le reste de son visage.

Ce film est le premier long métrage de son réalisateur, Tawfik Alzaidi, un autodidacte qui n'a jamais fait d'école de cinéma. Son seul accès à l'art, dans sa jeunesse et dans ces années-là, c'était à travers les magazines, particularité qu'il a transmise à son héroïne. Dans ses références cinéphiliques, il cite **Mad Max** et Stanley Kubrik. **Mad Max** déploie la même gamme de tons que **Norah**, le désert australien est ici remplacé par le désert saoudien mais la comparaison s'arrête là, **Norah** n'est pas un film d'action. Au contraire, le temps s'étire dans ce monde contraint, ce qui nous a permis d'apprécier la façon dont sont filmés la lumière, le paysage, les visages.

Pendant le débat qui a suivi le film, le réalisateur nous a appris que la situation a beaucoup évolué en Arabie Saoudite, sur le plan des libertés, depuis les années 1990. Déjà, le cinéma existe dans ce pays maintenant. Il n'en était rien dans ces années-là. Rappelons-nous que le premier film saoudien de l'histoire du cinéma fut **Wajda**, sorti en 2012 et, fait remarquable, réalisé (clandestinement) par une femme, Haifaa-al-Mansour.

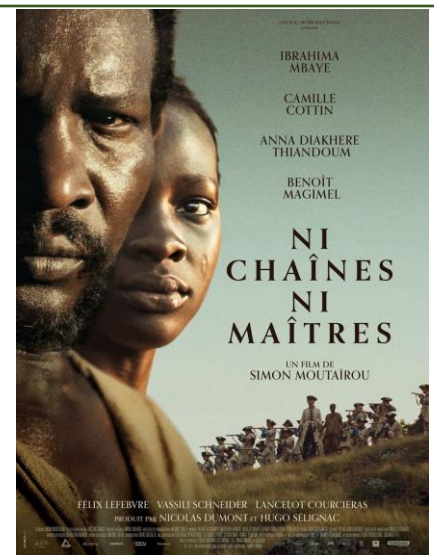
Et puisque nous en sommes à citer les noms de ces artistes inconnus en nos contrées, citons également celui de l'acteur qui joue l'instituteur, dans **Norah**. Il n'a pas besoin de beaucoup de mots pour imprimer l'écran de sa présence : Yagoub Alfarhan. Débat avec le réalisateur : [ici](#).

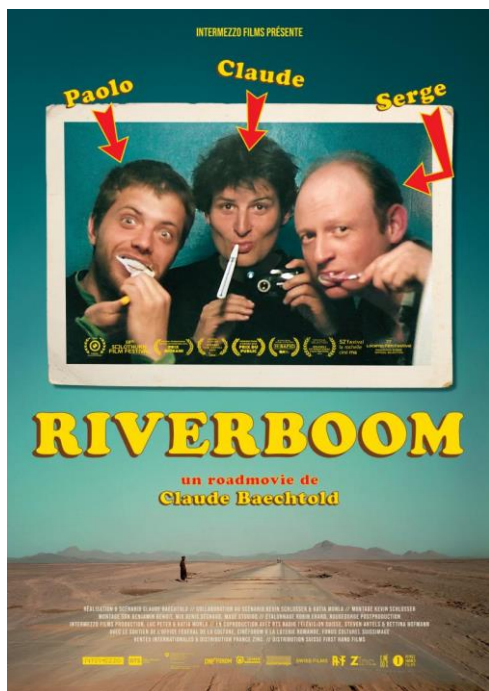
Ni chaînes ni maîtres, de Simon Moutaïrou

Voilà un film français qui évoque l'esclavage pratiqué par des colons français sur l'île Maurice, au XVIIIème siècle. C'est rare. Les deux personnages les plus marquants sont deux femmes on ne peut plus opposées : l'une esclave en fuite, l'autre chasseuse d'esclaves.

Le film fait penser aux quilombos, ces esclaves en fuite, au Brésil, qui sont parvenus à créer des sociétés cachées d'hommes et de femmes qui s'étaient libérés eux-mêmes. Après, certaines scènes filmées comme dans un film d'action, ont empêché certains d'adhérer au film, de même que l'image, souvent sombre, qui fait qu'on ne distingue pas les visages des protagonistes. Du coup, l'empathie du spectateur est sollicitée par la rationalité, pas par la sensation. La façon dont la violence est montrée va à l'encontre du discours qui dit que montrer la violence, c'est y adhérer ; là c'est pour dénoncer, elle reflète la réalité, pas comme chez Tarantino où elle est tellement exagérée qu'on en rit.

Malgré ses défauts, c'est un film nécessaire parce qu'il raconte une histoire qui n'est pas racontée.





Riverboom, de Claude Baechtold

Quelle surprise, ce film ! On va voir un documentaire sur l'Afghanistan et on se retrouve à rire du début à la fin et à sortir de là joyeux, revigorés, en se disant : vive les Suisses et vive les Afghans !

En 2002, soit dans l'année qui suit la première (car espérons qu'il y en aura une deuxième, dans pas trop longtemps !) chute des talibans, trois compères font connaissance à Kaboul, où le monde entier se retrouve : Serge Michel, reporter de guerre suisse, Paolo Woods, photographe de guerre néerlando-canadien, et Claude Baechtold, entraîné dans l'aventure en qualité de chauffeur, « bon à rien » se

définit-il lui-même, si ce n'est à chroniquer avec beaucoup d'humour et d'autodérision le périple qui les a amenés à faire le tour de l'Afghanistan en 2002, officiellement pour « vérifier si la démocratie était bien revenue dans tout le pays ».

Serge Michel, tout juste auréolé du prix Albert Londres, reçu en 2001 pour une série de reportages qu'il a effectués en Iran, rédige des articles publiés tous les jeudis dans Le Figaro sur une pleine page, illustrés par de belles photographies en noir et blanc de Paolo Woods. Claude Baechtold, lui, pour se donner une contenance, prend des photos en couleur avec un petit appareil photo que ses interlocuteurs ne prennent pas au sérieux, et surtout filme tout, les paysages, les villages, les échanges entre eux et avec tous les Afghans qu'ils rencontrent.

Ça c'est l'histoire dans le film. L'histoire *du* film, c'est qu'il existait 39 bobines tournées par le réalisateur pendant ce voyage. Il les a confiées à un ami... qui les a perdues ! Il y a quelques années, cet ami les a retrouvées. Claude Baechtold les a donc récupérées et a décidé d'en faire un film sur lequel il pose ses commentaires **d'aujourd'hui** en voix off. Ça se déroule pendant une parenthèse enchantée en Afghanistan, où les gens étaient pleins d'espoirs et de rêves après le départ des talibans, avant le retour des chefs de guerre et de la violence. Pendant que des journalistes du monde entier se retrouvaient à Kaboul, eux trois partaient à la rencontre d'Afghans ruraux hyper contents de les rencontrer, qui leur faisaient bon accueil. En plus de l'ambiance joyeuse liée à l'entrée dans une période de paix, Claude Baechtold nous fait rire et sourire avec ses piques drôlissimes sur la culture protestante de Serge Michel et de lui-même, sur le côté tête brûlée de ses deux camarades, sur sa propre trouille d'à peu près tout, sur l'amitié naissante entre eux qui perdure jusqu'à **aujourd'hui**.

« Ça m'a réveillée sur mon conformisme à propos des pays en guerre », a dit l'une d'entre nous. Ça montre que la vie est tout le temps présente et qu'elle reprend le dessus, même si une chape de plomb est retombée depuis sur ce magnifique et pauvre pays.

Pour prolonger le plaisir de l'échange avec ce si sympathique réalisateur, vous pouvez écouter [la captation audio du débat](#) que quelques chanceux spectateurs ont pu avoir avec lui.



All we imagine as light, de Payal Kapadia

Payal Kapadia sait trouver de beaux titres à ses films. **Toute une nuit sans savoir** était celui de son premier, un documentaire étonnant par sa forme, chroniquant des manifestations étudiantes à New Dehli en 2017-2018. **All we imagine as light**, beau récit d'émancipation féminine, signe son passage à la fiction.

Bombay, autrement nommée « *la ville qui ne dort jamais* » ou « *Maximum City* », est le vrai personnage principal de la première partie. Deux infirmières vivent en colocation. L'une s'interdit d'avoir la moindre aventure sentimentale parce qu'elle est mariée. Sauf

que son mari n'a jamais donné de nouvelles depuis qu'il est parti vivre en Allemagne. L'autre, plus jeune, vit une histoire d'amour clandestine puisque avec un musulman, alors qu'elle est hindoue. Une de leurs collègues est d'abord menacée d'expulsion, puis expulsée, ce qui la conduit à revenir dans son village, accompagnée des deux premières, et alors le film bascule dans un autre rythme, un autre décor, un autre récit.

L'incipit du film a déstabilisé certains d'entre nous avec un travelling rapide sur les restes d'un marché nocturne, emballages empilés, fruits et légumes écrasés, tandis que se succèdent sur la bande son les voix des ouvriers qui travaillent là et décrivent les conditions de leur misère, les promesses non tenues à ceux qui ont migré de la campagne ou d'autres pays. C'est une entrée en matière documentaire et en même temps, une litanie en hommage aux travailleurs de l'ombre, surexploités, oubliés, invisibilisés. Mais ce travelling rapide, métaphore de la vitesse dans laquelle on vit à Bombay, a donné la nausée à certains spectateurs.

Après, la caméra bouge avec ces trois femmes quand elles prennent les transports en commun, travaillent ou font des courses, puis se pose et s'autorise des gros plans quand elles sont chez elles au calme, aussi exigü et bruyant malgré tout que puisse être un « chez soi », dans une mégalopole aussi densément peuplée.

Nous avons aimé la façon dont le film nous travaille après coup. Sur le moment, il y a des longueurs, surtout vers la fin qui n'en finit pas de ne pas advenir ; mais après, nous revient en tête par exemple combien le personnage de la jeune fille est libre, elle se permet d'aimer qui elle veut, même si cela doit être en cachette, et c'est beau de voir ça dans une société où les femmes sont contraintes. Et puis nous revisitons mentalement le parcours de l'épouse délaissée par son mari parti vivre en Occident, pour constater qu'elle évolue complètement, entre sa désapprobation moralisante de la liberté que s'accorde sa jeune colocataire dans la première partie, et sa tolérance nouvelle quand elles se retrouvent à la campagne, loin des regards. Plus on avance dans ce récit qui prend son temps, plus ça devient onirique, presque fantastique, et cette partie qui décolle du réel nous a beaucoup plu.

Le débat après la projection a été extraordinaire. Nous nous sommes dit : il n'y a qu'au Méliès qu'on peut vivre des choses comme ça ! La réalisatrice et les trois actrices étaient sur scène, beau cadeau. Un spectateur s'est adressé dans sa langue à l'actrice qui ne parlait ni l'anglais, ni la même langue que ses deux collègues. Du coup, la traductrice ne pouvait traduire ni sa question, ni la réponse de l'actrice. Qu'importe : le spectateur s'en est chargé, avec brio ! Sur la scène, la traductrice traduisait auprès de la réalisatrice, et le producteur auprès des actrices. Bref, c'était un joyeux bazar !





Les graines du figuier sauvage, de Mohammad Rasoulof

Unanimité sur ce film ! Il dure 2h46 mais on ne les voit pas passer. Quelle prouesse !

Téhéran, 1922, Masha Amini vient de mourir sous les coups de la police pour quelques mèches de cheveux s'échappant de son voile mais ça, on va le deviner, ce n'est pas montré. C'est le contexte. Nous sommes dans l'appartement d'une famille bourgeoise. Le père, fonctionnaire au service du pouvoir iranien, vient d'être promu enquêteur, dernière étape avant le poste de juge, qu'il vise. Et c'est à ce moment-là, au moment où il vit cette

promotion à un poste sensible, qu'éclate le mouvement femme-vie-liberté. Son épouse lui est complètement dévouée tandis que leurs deux filles, adolescentes, sont très sensibles à ce qui se passe. Nous allons assister aux conséquences de ce mouvement de contestation puissant, unique au monde, sur cette famille tenue par un suppôt du pouvoir.

Tenue par la mère, plutôt, car l'homme lui délègue l'éducation de leurs filles, et elle sait faire preuve d'autorité ! Ce personnage féminin nous a fascinés tant elle est complexe, ambivalente et tant son parcours est passionnant.

La première fois que l'homme rentre courbé par le poids de sa conscience, parce qu'on lui a demandé de signer un arrêt de mort sans (se) poser de questions, elle le soutient : « - Ne signe rien ! » Le lendemain, alors qu'il s'est soumis au pouvoir et a signé, elle le soutient toujours : « C'est ton chef qui a décidé. Tu n'es pas responsable » et l'on assiste en direct à la dilution des responsabilités, partie prenante de la banalité du mal définie par Hannah Arendt. Il y a dans cet échange à voix basse, dans la pénombre d'une chambre à coucher, quelque chose de shakespearien et c'est cela qui nous a fait trouver ce film très fort : dans un récit en prise avec une réalité brûlante, le réalisateur parvient à extraire de cette réalité quelque chose qui la dépasse, des personnages qui ne sont pas des concepts mais des êtres de doutes et de contradictions, intemporels, universels. Des personnages tellement riches et complexes qu'ils ancrent le film dans une fiction, qui n'a rien d'une œuvre de propagande ou d'idéologie.

À mesure que les jours passent et que le mouvement Femme Vie Liberté prend de l'ampleur, cette fiction est interrompue par le surgissement du réel : entre deux scènes de sa narration, Mohammad Rasoulof intercale régulièrement des extraits de vidéos des manifestations réelles, et de leur terrible répression. Ce sont toutes

ces vidéos tournées par les manifestant.e.s au smartphone dans les rues de Téhéran et autres grandes villes d'Iran, et publiées sur les réseaux sociaux pour contrer la propagande du régime. Cela donne lieu à une scène géniale : la mère s'installe au milieu du canapé pour regarder les informations à la télévision, et alors que le journal télévisé évoque des échauffourées dans un quartier de Téhéran et des troubles dus à des casseurs, ses filles, postées aux deux extrémités du canapé, s'échangent des vidéos de ce qui se passe réellement via leur téléphone et échangent par sms les propos qu'elles ne peuvent pas tenir devant leur mère. Façon magistrale de montrer l'écart entre la propagande et la réalité, et entre les générations.

A priori, cette façon d'insérer des extraits de vidéos amateur pourrait sembler artificielle ; mais là non, ces morceaux de réel s'imbriquent parfaitement dans la fiction, qu'ils complètent tout en documentant, pour la postérité, ce moment de l'Histoire de l'Iran.

Nous avons également commenté combien une femme doit composer, ruser, mentir parfois, même si elle est forte et intelligente. Au départ, la manière dont la mère se met au service total de son mari se traduit entre autres par sa façon de l'appeler sans cesse : « *Iman ! Iman !* » entend-on, elle passe son temps à prononcer son prénom alors que lui, jamais. Pendant la majeure partie du film, on ne sait pas comment elle s'appelle. Ce n'est qu'à la toute fin que son mari la nomme. Cette façon de résumer le rapport homme-femme est frappante, entre celui qui existe intensément parce qu'on le nomme constamment, et celle dont l'identité est effacée parce qu'elle n'est jamais nommée.



Le père
(Missagh Zareh)

La mère
(Soheila Golestan)

Ces deux acteurs ont eu l'interdiction de sortir du pays, quand le film a été présenté à Cannes, alors Mohammad Rasoulof a brandi leur photographie pendant tout son séjour cannois.



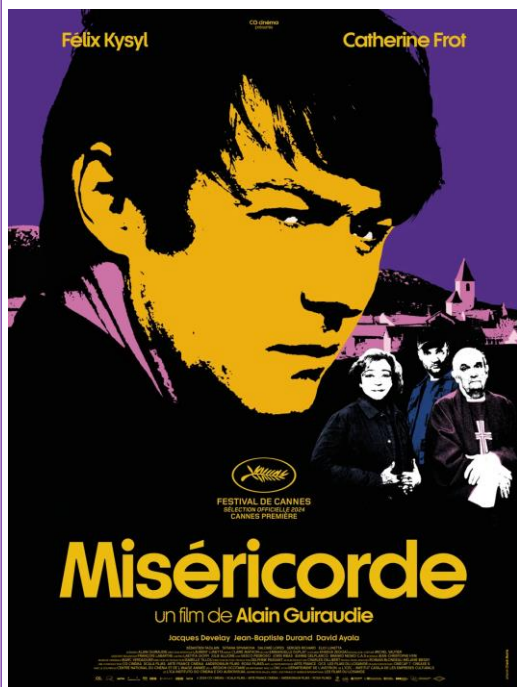
Ensuite, elle évolue prodigieusement, même si c'est très progressif. À son égard, le spectateur passe par beaucoup de sentiments contradictoires, ce qui rend la réception du film sensible et vivante. C'est le contraire d'un film manichéen et c'est pour cela qu'on ne voit pas passer ses presque 3 heures. Même quand on le revoit une seconde fois !

Plus le récit avance, plus la folie de l'oppression s'introduit jusque dans cette famille, de manière complètement insidieuse et implacable. « *Je suis convaincu que quand un homme use de violence dans le cadre de son métier, cette violence finit par contaminer toutes les sphères de sa vie* » nous a dit Mohammad Rasoulof pendant [le débat](#) qui a suivi la projection de son film.

Car oui, nous avons eu de la chance de rencontrer ce Monsieur en chair et en os. S. a été très sensible à sa manière de parler, très douce, comme s'il nous faisait une confidence. Où qu'on soit assis dans la salle, on l'entendait très distinctement. Qui plus est il était traduit par Massoumeh Lahidji, la meilleure traductrice du monde !



Nous avons repensé avec amusement au moment où il qualifie son film de « raté » parce qu'il l'a tourné sous de telles contraintes (caché dans une voiture, à distance !) qu'il aurait aimé filmer certaines scènes différemment. Nous nous sommes dit : qu'est-ce que ça aurait été, s'il avait eu plus de moyens et sa liberté de mouvements. Et qu'est-ce qu'on aimerait qu'il y ait plus de films « ratés » comme celui-là !



Miséricorde, d'Alain Guiraudie

Voilà un film qui commence dans une voiture, sur une route de montagne qui mène à un petit village en Aveyron. Nous sommes à la place du chauffeur, qui tourne dans un sens, puis dans l'autre et ces virages que la caméra suit parce qu'elle est posée sur le tableau de bord, nous donnent le tournis. Ce début déstabilisant est une parfaite introduction à ce qui va suivre, puisque le film commence par une histoire classique – le retour dans son village d'un jeune homme pour l'enterrement de son ancien patron boulanger – pour bifurquer ensuite vers autre chose et nous entraîner dans des réflexions d'une profondeur peu commune.

Que veut-il, ce Jérémie que tous connaissent mais dont nous ignorons, nous, spectateurs, les relations qu'il avait avec les différents personnages qu'il retrouve ? Alain Guiraudie se garde bien de nous expliquer quoi que ce soit sur leur passé commun, et c'est ainsi qu'il fait de nous des spectateurs actifs, car c'est à nous de remplir les « trous » dont son récit est parsemé.

Ce qui est sûr, c'est que Jérémie sème le trouble. D'abord, après l'enterrement, il reste. Non seulement il reste, sans donner de motif précis à la prolongation de son séjour, mais il s'installe chez l'épouse du défunt, au grand dam du fils de cette dernière. Ensuite, il drague un voisin, célibataire solitaire et récalcitrant, et il attire le curé, sans que jamais ces situations ne débouchent sur une scène de sexe, fait inhabituel chez Guiraudie.

Surtout, après que la querelle avec le fils de son ancien patron ait atteint un point de non-retour, le récit bifurque vers une enquête policière d'une part, de l'humour gris à anthracite d'autre part, et des réflexions sur la rédemption, la punition, le désir, l'amour... qui nous plongent dans des abîmes de méditation, pendant et après le film.

Une scène-pivot à emporté notre adhésion, que nous appelons « la scène du confessionnal », où Alain Guiraudie retourne avec virtuosité la situation et déjoue complètement notre attente. A partir de là, qui l'aime le suive ! Certains ont accepté de quitter les sentiers du polar classique pour la métaphysique, d'autres sont restés sur le bord du chemin.

En tout cas, après cette scène, le curé prend une dimension baroque, que renforce encore la « scène de la falaise », qu'on voudrait apprendre par cœur tellement elle est bien écrite et tant il s'y dit des choses essentielles. Dostoïevski

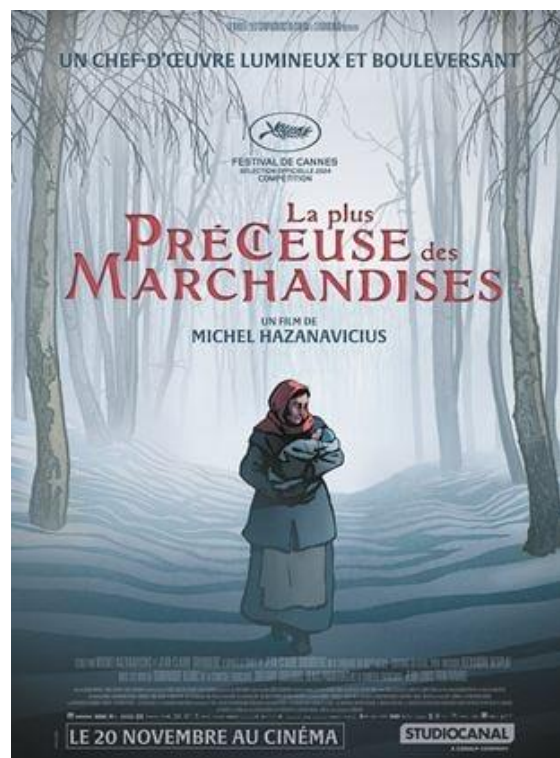
n'est pas loin, mais notre société non plus, Guiraudie nous plonge même dans un de ces débats contemporains qui font polémique sauf que lui le hisse à un niveau d'intelligence inspirant.

Le film proclame que ce qu'il y a de plus important et intéressant dans la vie, c'est l'amour. Tous les personnages sont en quête d'amour. Encore faut-il se l'avouer, l'assumer et l'exprimer à celui qui en est l'objet, et que ce soit partagé. À ce jeu-là, le curé emporte le morceau et notre adhésion, car c'est lui qui exprime le mieux ce qui se joue sous nos yeux tantôt écarquillés, tantôt rieurs, tantôt tournés vers notre intériorité, tant le film nous y invite. Ce curé haut en couleurs est interprété par Jacques Develay qui le rend inoubliable.

Tout cela dans un cadre rural magnifiquement filmé, dans toute une gamme harmonieuse de couleurs partant de la forêt et des sous-bois. « *Grandeur de Guiraudie* » titrent les Cahiers du Cinéma dans leur numéro consacré à la nuit filmée. Grandeur d'un cinéaste qui nous apporte une nourriture esthétique autant que spirituelle !

La plus précieuse des marchandises, de Michel Hazanavicius

Comment évoquer la Shoah ? Vaste question, nombreuses réponses. L'année dernière, elle était dans le hors-champ de **La Zone d'intérêt**, de Jonathan Glazer. Cette année, elle est au centre... d'un dessin animé, et pourquoi pas ? Depuis **Valse avec Bashir**, de Ari Folman (2008), on en voit régulièrement, des dessins animés qui évoquent des traumatismes : **Flee** sur l'histoire vraie d'un réfugié afghan homosexuel (2021), **Charlotte** sur la vie tragique de la peintre Charlotte Salomon (2022), **La Sirène** sur la guerre entre l'Iran et l'Irak (2023)... C'est que le dessin permet d'aller partout où la caméra ne va pas... Et puis **La plus précieuse des marchandises**, à l'origine, c'est un conte de Jean-Claude Grumberg. Quoi de plus adapté qu'un dessin animé pour transposer au cinéma un conte ?



Soit l'histoire d'un couple de pauvres bûcherons, dans la forêt polonaise, pas loin d'Auschwitz, pendant la deuxième guerre mondiale. Ils survivent dans la misère tandis que passent, non loin de leur mesure, des trains, des trains, des trains... de

jour, de nuit... Un jour, aux abords de la voie ferrée, guidée par les pleurs d'un nourrisson, la bûcheronne trouve un bébé abandonné dans la neige. Elle l'adopte, contre l'avis de son mari qui craint les ennuis que pourrait leur causer le fait d'héberger un « sans cœur ».

L'auteur de théâtre Jean-Claude Grumberg a consacré une grande partie de son œuvre à évoquer sa famille juive perdue dans les camps de concentration nazis. Dans ce conte, il transpose la réalité de la guerre. Les Juifs deviennent des « sans cœur » promis à la destination du train c'est-à-dire à la destruction dans un camp de la mort. Les aider et a fortiori les héberger est hautement interdit et met en grand danger ceux qui s'y risquent. Or, vient un jour où forcément, le bûcheron récalcitrant s'apercevra que le bébé a un cœur...

L'humanisme de Jean-Claude Grumberg transparaît dans le personnage du soldat allemand « gueule cassée » qui survit, comme les bûcherons, dans cette forêt et dans ce rude hiver. Faut-il de la bonne volonté pour ne pas assimiler tous les Allemands aux nazis, quand une grande part de votre famille a péri par leurs soins... Grâce au lait de sa chèvre, que pauvre bûcheronne lui échange contre des fagots de bois, la petite survivra.

Nous apprenons que dans le jury du festival de Montreuil se trouvait un graphiste qui a trouvé les traits des personnages grossiers par rapport aux paysages, nés d'une plume plus légère. Au ciné-café, nous les avons trouvés non pas grossiers mais durs, marqués, afin de refléter la dureté de leur vie. Effectivement, les paysages, inspirés d'estampes japonaises, sont beaucoup plus légers et fins, mais justement nous avons beaucoup aimé ce contraste entre les personnages et les paysages. Les plans où tout est recouvert de neige nous ont émerveillés. C'est merveilleux la neige, sauf quand on a les pieds dedans et qu'il faut aller ramasser du bois pour pouvoir se chauffer.

La justesse de la banalité du mal, dans le milieu des bûcherons, ne nous a pas échappé. Même chez les humbles, on peut vouloir dénoncer, persécuter un collègue par racisme et/ou pour se conformer à l'air du temps.

Enfin, la voix de Jean-Louis Trintignant ouvre et ferme le film. Elle agit comme un baume sur les plaies qu'ouvre ce récit plein des horreurs de l'histoire humaine.





Retournons en Iran, à Téhéran. Une femme qui vit seule et se sent seule, rencontre un homme. Ils ont tous les deux 70 ans et vont vivre une soirée de bonheur partagé. Une sorte de « nuit magique », comme dit la chanson.

Ce qui est rare et extraordinaire dans ce film, c'est que c'est elle qui drague. Elle qui provoque la rencontre et qui invite un inconnu chez elle. L'actrice est extraordinaire, l'acteur pas moins. Sans doute en grande partie grâce à eux, le film a remporté le prix du public au festival du film de Montreuil, ce qui nous a valu une vidéo de remerciements émouvante du couple de

réalisateurs, bloqués chez eux à Téhéran car comme Jafar Panahi, comme Mohammad Rasoulof qui s'est enfui en mai, ils n'ont pas le droit de sortir du pays.

Une scène fait deviner pourquoi ils ont ces ennuis. C'est une scène d'avant la rencontre. La protagoniste se rend dans un parc dans l'espoir d'y rencontrer des hommes, parce qu'elle n'en peut plus de sa solitude, et alors qu'elle est au téléphone avec sa fille, elle entend (et nous avec) une altercation au loin. On devine aux mots qui sont prononcés que c'est un litige entre des policiers et des civils. Elle dit à sa fille : « Attends, j'ai une urgence » puis se rend là d'où viennent les voix. Et là, que découvre-t-elle ? Une ado sur le point de se faire embarquer par la police des mœurs. Pourquoi ? Parce qu'elle a mal ajusté son voile, on voit trop ses cheveux... Le producteur nous a raconté que cette scène a été écrite un an et demi avant la mort de Masha Amini.

Comme la femme a de l'expérience et ne s'en laisse pas conter, elle tient tête aux policiers, sauve la jeune fille de leurs griffes (c'est-à-dire les empêche de la faire monter dans leur fourgon) et alors que l'incident est clos et qu'elles s'éloignent, la jeune fille la remercie et juste après, aperçoit au loin le copain avec qui elle avait rendez-vous. Alors, sans attendre, elle court à sa rencontre et se jette dans ses bras. C'est-à-dire que tout de suite, elle zappe le fait qu'elle vient de faillir se faire arrêter et retourne dans sa vraie vie, retourne à ses amours et à son insouciance.

Dans cette scène, nous a dit le producteur, ils ont réussi à capter l'essence de cette génération : pour les jeunes, le pouvoir n'existe pas. Alors certes, il existe, en vrai, mais ils font comme si non. Ils ont décidé qu'ils allaient vivre leur vie et que ce pouvoir autoritaire et les policiers (et policières !) à leur botte n'allaient pas les empêcher de vivre l'amour et tout ce que vit la jeunesse dans les pays plus libres.

Pour ceux qui ne l'ont pas vu, ce film sortira le 5 février 2025.



Autre sortie du 5 février 2025 : **Mikado**, de Baya Kasmi.

Nous avons l'habitude de rire avec Baya Kasmi (scénariste de **Le Nom des gens**, réalisatrice de **Youssef Salem a du succès...**). Là, elle s'essaie au mélo et le moins qu'on puisse dire est qu'elle y arrive, haut la main ! Voilà un film qui nous instruit autant qu'il nous émeut, et réciproquement.

Soit une famille qui taille la route, dans le sud de la France. Papa, maman, une fille, un garçon, et un van. Pas de maison, pas d'école, l'instruction vient des parents, qui se débrouillent plutôt bien d'ailleurs, les enfants sont intelligents et cultivés, mais ils ne

peuvent se poser nulle part, il ne faut pas se faire remarquer, ils vivent dans une fuite en avant permanente, épuisante. Le spectateur devine un secret dont le film ne lui révélera les tenants et les aboutissants que très progressivement, en attendant roulez jeunesse !

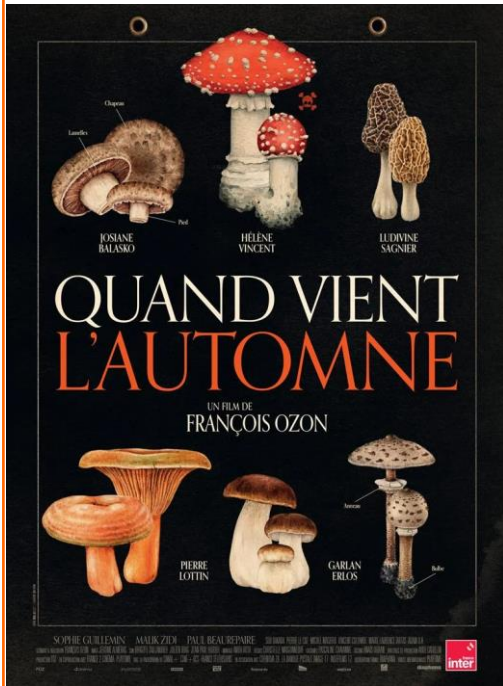
Un été, à l'occasion d'une panne, arrive une occasion de se poser, chez un enseignant qui vit à l'écart de la ville, seul avec sa fille. Alors, puisque cette petite famille habituée à fonctionner en autonomie, voire en autarcie, va avoir l'opportunité de s'ouvrir à d'autres personnes, de faire connaissance, sur un temps plus long que d'habitude, avec des étrangers, l'équilibre précaire sur lequel elle tient se met à vaciller...

Tous les personnages sont intéressants. Il y a ce qu'ils montrent et ce qu'ils cachent. Les relations qui se tissent entre eux sont extrêmement fortes, sans que le spectateur comprenne tout d'emblée. C'est un film qui sollicite intensément notre attention parce qu'on perçoit petit à petit des indices qui nous permettent de comprendre ce qui se passe. Pendant longtemps on ne comprend pas pourquoi le père, par exemple, incarné par un Félix Moati bouleversant de sensibilité à fleur de peau, agit comme il le fait. Il peut nous énerver, même, avec sa façon de rire chaque fois que l'émotion le submerge... jusqu'à ce que nous comprenions pourquoi il réagit ainsi. C'est enrichissant, un film qui nous fait changer d'avis !

On comprend aussi que la mère, épatante autant que Vimala Pons qui lui prête ses traits, est prise dans un dilemme de plus en plus lourd, à mesure que les enfants grandissent. On éprouve de l'empathie pour l'enseignant qui les accueille, veuf depuis peu, en plein chagrin du deuil, tout comme sa fille. On comprend la fille adolescente de Félix et Vimala et son rêve d'une vie moins chaotique, une vie qui lui permette de tisser des liens avec des gens extérieurs à sa famille, même si on s'aime comme dans un roman russe, dans cette famille, là n'est pas la question.

Bref, on a adoré ce film qui nous a fait « travailler » du ciboulot tout en nous faisant passer par plein d'émotions humaines, forcément humaines.

Quand vient l'automne de François Ozon



M-C nous a raconté qu'en sortant de la salle, avant que commence le débat auquel elle n'a même pas voulu assister, une jeune femme très en colère s'est exclamée : « *P... 1h45 pour justifier un féminicide !* » Peut-on résumer ainsi **Quand vient l'automne** ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas la première fois que François Ozon nous amène à penser contre la morale. Et de fait, les premiers à défendre le film, au ciné-café, ont dit : « *Ça démontre que ce n'est pas toujours la justice et la rigueur qui peuvent faire le bien. La policière à la fin, elle est convaincue [qu'un crime a été commis] mais elle laisse aller et c'est mieux pour tout le monde !* » CQFD.

Cela dit, c'était le deuxième film du festival, après **Mon gâteau préféré**, dont les personnages principaux, deux amies à la retraite jouées par Hélène Vincent et Josiane Balasko, ont plus de 80 ans. Merveilleuse Hélène Vincent, qui interprète la protagoniste et qui a exprimé pendant [le débat](#) combien la proposition de François Ozon avait été pour elle rare et irrésistible : la grand-mère à qui elle prête ses traits est un personnage très riche, loin des clichés, émouvante, victime d'a priori mais aussi ambiguë, ambivalente. Elle s'est régalée de la palette de [jeu](#) que lui offrait ce film.

François Ozon, lui, nous a raconté qu'il avait montré **Quand vient l'automne** à Isabelle Huppert et qu'elle l'avait résumé ainsi : « *Ce film est une mise en scène de l'inconscient.* » Bien vu.

Il reste que outre Hélène Vincent et Josiane Balasko, ce film a été pour ceux d'entre nous qui ne connaissaient pas la série de comédies « les Tuche », l'occasion de découvrir Pierre Lottin, et quelle découverte ! « *L'important pour un acteur, c'est la personnalité, la présence...* dit Catherine Deneuve chaque [samedi](#) matin dans le générique de début de l'émission [On aura tout vu](#) sur France Inter. Eh bien voilà un acteur qui en a, et qu'on adore !



En fanfare d'Emmanuel Courcol

Pierre Lottin, encore lui et on en redemande, et Benjamin Lavernhe, « de la Comédie Française » comme il est écrit dans le générique de fin. Soit deux acteurs très différents, deux écoles de **jeu** très différentes, et pourtant ils sont frères, dans **En fanfare**. Deux frères très... différents, appartenant à deux milieux socio-culturels très... différents, et là c'est bon, je pense que vous avez compris que **En fanfare** traite de la... différence !

Pas seulement. **En fanfare** raconte une fratrie séparée à la naissance et qui se découvre trois à quatre décennies plus tard, à la faveur d'une

maladie affectant l'un des deux. Point de départ de bien des films de cinéma, donnant lieu à des comédies (**La Vie est un long fleuve tranquille** d'Etienne Chatiliez) comme à des drames (**Tel père, tel fils** de Kore Eda). Ce qui a emporté notre adhésion, c'est que dans **En fanfare** on a les deux : du rire (beaucoup), des larmes (un peu), soit de l'émotion (tout le temps), et de belle qualité.

Des réserves ? Allez, pour ne pas s'aliéner les ratiocineurs de tout poil, citons les deux qu'ils peuvent trouver en cherchant bien. Les frères ayant grandi « dans deux milieux sociaux différents » sont peut-être un peu stéréotypés, entre le grand chef d'orchestre mondialement connu et pratiquant la musique classique, et le prolo trompettiste dans une fanfare. De plus, le fait qu'ils aient tous les deux « l'oreille absolue », comme si c'était génétique, est un peu tiré par les cheveux ; mais qui s'arrêtera à ça, à part les gens qui n'aiment pas la vie ? Il y a tant d'autres choses, dans ce film rassembleur, célébrant la fraternité au sens large du terme, et la solidarité avec la classe ouvrière, riche de personnages « secondaires » aussi bien écrits et marquants que ceux au premier plan !

C'est la mère du frère « pauvre », qui le prend à part quand il rejette en bloc cet étranger qui vient bouleverser sa vie. « *Je ne t'ai pas élevé comme ça* » lui dit-elle et on se dit il y a des valeurs et de la noblesse, dans la façon dont elle l'a élevé. Elle a aussi la deuxième plus belle phrase du film mais on va la laisser découvrir à ceux qui ne l'ont pas encore vu. C'est la sœur du frère « riche » qu'on sent prête à lui donner bien plus que ce qu'il lui demande, quand elle apprend ce qui lui arrive. C'est l'amoureuse du frère « pauvre » qui sait le bousculer avec les mots qu'il faut, quand il fait sa mauvaise tête. Et Jacques Bonaffé qui n'a pas besoin de forcer son naturel pour se fondre dans une fanfare de son Nord natal. Et Johnny Montreuil encore, chef d'orchestre de l'autre bord, se donnant bien du mal pour mener sa troupe indocile...

La scène finale est à la hauteur de ce qui précède et fait que les spectateurs se sourient les uns les autres en reprenant leurs affaires pour sortir de la salle. Comme a dit l'une d'entre nous, pas seulement de cette apothéose mais de tout le film : « C'est très too much mais ça m'a beaucoup plu ! »

Bonus : [Une vraie fanfare sur la scène du Méliès](#) en hommage au film qui faisait la fermeture du festival, et Benjamin Lavernhe et Pierre Lottin dans [Beau Geste](#).



La Voie de garage, de Pierre-Loup Rajot

Voilà un documentaire qui a une histoire avec notre association Renc'art au Méliès. Pierre-Loup Rajot, son réalisateur, nous a demandé de contacter le Méliès pour voir s'il pouvait être projeté à Montreuil. Résultat : il a fait salle comble et le Méliès a même dû refuser du monde ! Pour ceux qui ne l'ont pas vu, le Méliès l'a promis il y aura une session de rattrapage...

Qui n'est pas tombé sous le charme de Muriel, patronne d'un garage à Montreuil ? Une femme qui a beau répondre parfois elle-même aux clients qui appellent, ceux-ci raccrochent en disant : « *Au*

revoir Monsieur ! » Dans leur tête, quand on tient un garage on est un homme, à tel point que si une femme leur dit qu'elle est la patronne, ça ne rentre pas, ils ne peuvent pas intégrer cette information !

Toujours est-il qu'à la voir à l'œuvre, on ne doute pas un instant de son autorité, qu'elle a naturelle et doublée d'un humour percutant. Quand Pierre-Loup Rajot a eu l'idée de faire un documentaire sur ce lieu qu'il trouvait à la fois cinégénique et tenu par une personne qui est un personnage, elle l'a rembarré longtemps, sur l'air de : « *Je m'en fous de ton truc !* » Il a fallu de la persévérance...

Pendant [le débat](#), il nous a raconté qu'il a trouvé quelle forme donner à son documentaire le jour où elle a accepté les moments où il la filme seule. Une fois tous ses employés partis, elle s'assoit seule au milieu de son garage nettoyé et propre, et elle confie son amour de Janis Joplin ou des **Ailes du désir**, dont elle connaît par cœur la bande-son. Elle enregistre la piste sonore des films qu'elle aime pour pouvoir les écouter tout en travaillant, et c'est ainsi qu'on la découvre fine cinéphile. Il y a cette scène drolatique aussi, où on la voit qui voudrait mettre tous ses gars au yoga ! Vraiment, il existe des documentaires qui créent dans notre mémoire des personnages plus forts que n'importe quel personnage de fiction !



Vingt dieux, de Louise Courvoisier

Pépète en vue ! Si vous ne l'avez pas vu pendant le festival du film de Montreuil, courez le voir à partir du 11 décembre ! D'ailleurs, il y a fort à parier que nous en reparlerons au ciné café de janvier, tellement ce film est original, drôle et mémorable. « *Alors comme ça, on peut parler autre chose que le parisien dans un film français ?* » pouvait-on se dire en sortant de ce film de terroir.

Soit Anthony, dit Totone, qui passe le plus clair de son temps à boire des bières avec ses copains, jusqu'au jour où il se retrouve chef de famille. Petite famille, il n'a qu'une petite sœur, mais elle a besoin

de manger, comme tout le monde. Alors il faut gagner sa pitance et dans son Jura natal, ce qui peut rapporter des sous c'est le concours du meilleur comté. Voilà notre jeune adulte immature forcé d'entrer dans un monde de responsabilités, qu'il n'est pas forcément prêt à assumer.

Tout cela est joué avec l'accent du Jura. Or, dans le cinéma français, le seul accent toléré, de temps en temps, c'est celui des films de Pagnol et de Guédiguian. Comme ça fait du bien de voir et d'ENTENDRE un film jurassien qui assume tout de cette ruralité invisibilisée, sans misérabilisme, au contraire, avec une empathie pleine de tendresse et de lucidité tout à la fois ! Et une pêche contagieuse !

On en reparlera, alors pour le moment je ne rapporte que cette réaction : au début du débat qui a suivi la projection du film, Michel, grand filmeur de débats, a pour une fois pris la parole, et le premier, pour dire qu'il venait de s'ennuyer ferme pendant deux heures devant le **Emmanuelle** d'Audrey Diwan, « *un film sur le désir féminin traité de façon complètement hors sol ; là, le désir féminin est montré de façon beaucoup plus concrète et joyeuse !* » Qu'on se le dise !

Trois amies d'Emmanuel Mouret

Le cinéma d'Emmanuel Mouret, c'est des dialogues, des dialogues et encore des dialogues. Merveilleusement écrits, qui saisissent tout des intermittences du cœur ; mais tout ce qui arrive dans ses films ne survient que par les dialogues. Ponctués régulièrement par des extraits de musique classique, très bien choisis.



On pense à Rohmer bien sûr, et certains ont cité Woody Allen et ses marivaudages légers comme une coupe de champagne. Alors on boit la coupe ou on la laisse sur le comptoir ? Tout est permis : savourer les bulles, se laisser porter et passer un bon moment ; ou trouver le temps long devant ces bourgeois qui n'ont que des problèmes de cœur et se dire que décidément, c'est la dernière fois qu'on vient voir un film d'Emmanuel Mouret. Sauf qu'on ira certainement voir le prochain, parce que l'amour, son grand sujet, qu'est-ce qu'il y a de plus important dans la vie ? Et puis **Les choses qu'on dit les choses qu'on fait** c'était sacrément bien...

Ce qu'on ne peut contester, c'est que c'est délicat et sensible. Les trois femmes du titre font tout pour éviter de se faire souffrir. C'est beau, de montrer ça. De plus, comme il déroule toute la palette du sentiment amoureux et qu'il va au bout des situations qu'il invente, il atteint le burlesque parfois. Et la cruauté. Et le tragique. Toute la palette, j'vous dis !

Et voilà ! Rendez-vous dans une semaine, les amis, pour échanger sur nos coups de cœur du mois de novembre !

